

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes. (S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes. (S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII)

Nice — Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

SOMMAIRE — Avis — Souhaits de Bonheur — La Parole du Saint-Père — Le Cœur de Jésus — Mission sur le Rio Negro dans la Patagonie Septentrionale — Une Visite à la Crèche du saint enfant Jésus.



SOUHAITS DE BONHEUR

AVIS.

Nous rappelons à nos Coopérateurs que le port des lettres pour l'Italie est de 0,25 c.

Nous les prions de vouloir bien écrire lisiblement leurs noms et adresses sur chaque lettre. L'oubli de cette précaution nous oblige, à notre grand regret, à laisser des lettres sans réponse.

Nous engageons les personnes qui nous adressent des lettres recommandées à les sceller de 5 cachets en cire; c'est une formalité nécessaire pour en garantir la sécurité.

A l'approche des fêtes de Noël et de la nouvelle année 1887, Dom Bosco souhaite aux Coopérateurs et aux Coopératrices toutes les félicités temporelles et spirituelles. En les remerciant du fond du cœur du précieux concours qu'ils lui ont prêté dans l'accomplissement de la mission assumée par lui en faveur de la jeunesse pauvre et abandonnée, il ne peut manquer de leur recommander chaudement les tribus infidèles de la Patagonie et du Brésil. Quant à lui, il priera et fera prier Notre-Dame Auxiliatrice de bénir et de rendre heureuses, en cette vie et en l'autre, toutes les personnes généreuses qui coopèrent par leurs aumônes au salut des âmes.



LA PAROLE DU SAINT-PÈRE

La parole du Pape, même quand elle n'est pas adressée à tout l'univers catholique, ne cesse pas d'être également précieuse pour les fidèles; nous croyons donc faire une chose agréable à nos lecteurs, en leur faisant connaître la lettre adressée par Sa Sainteté, vers la fin d'octobre, à Son Eminence le Cardinal Vicaire.

MONSIEUR LE CARDINAL,

Plusieurs fois déjà, pendant Notre Pontificat, Nous avons fait connaître Notre prédilection pour la dévotion du très saint Rosaire et la grande confiance que Nous y avons placée, en présence des besoins si graves de l'Eglise en ce moment. Les motifs de cette prédilection et de cette confiance, Nous les avons amplement indiqués dans Nos Lettres encycliques, et ces mêmes motifs Nous amènent à prescrire jusqu'à nouvel ordre la continuation du pieux exercice du mois d'octobre en l'honneur de la Vierge glorieuse du Rosaire. Aussi avons-Nous appris avec une vraie consolation de Notre cœur que, dans un très grand nombre de pays, cette dévotion se ravive et fleurit, aussi bien en public qu'en particulier, et qu'elle produit pour les âmes des fruits très précieux de grâce et de salut.

C'est pourquoi, Nous ne croyons pas avoir trop fait pour favoriser au milieu du peuple fidèle cette pieuse pratique que Nous désirons voir se propager de plus en plus, et devenir la dévotion vraiment populaire de tous les lieux et de tous les jours. Ce désir est en Nous d'autant plus vif que les temps sont de jour en jour plus mauvais et contraires à l'Eglise, et que le besoin d'un secours divin extraordinaire est reconnu plus urgent. L'audace des sectes, accrue par la faveur ou la connivence qu'elle rencontre partout, ne connaît désormais plus de frein et elle s'efforce en tous lieux et de mille manières d'outrager et d'opprimer l'Eglise, la seule puissance qui soit à même de la combattre et qui, de fait, l'a toujours combattue. Œuvre divine, à laquelle les promesses de son fondateur donnent pleine sécurité, l'Eglise ne craint point pour elle-même; mais les âmes n'en sont pas moins exposées à des maux incalculables, et un grand nombre d'elles se perdent misérablement. Ces considérations Nous portent à vouloir rendre constant et ininterrompu dans

l'Eglise le recours à Dieu et à la grande Reine du Rosaire, aide si efficace des chrétiens, dont les puissances mêmes des abîmes ressentent, en frémissant, le pouvoir.

A cet effet, Nous Nous adressons à vous, monsieur le Cardinal, qui tenez Notre place dans le gouvernement de l'Eglise de Rome, afin de vous manifester Notre intention que l'on commence précisément à Rome à rendre plus générale, quotidienne et perpétuelle dans les églises et les oratoires publics, la dévotion du Rosaire. Beaucoup d'églises, dans notre auguste ville, ont été dédiées par la piété insigne des Romains en l'honneur de la sainte Vierge; et Nous savons que, dans quelques-unes de ces églises, la récitation quotidienne du Rosaire est déjà en usage. Mais c'est Notre volonté que ce dévot exercice soit aussi introduit et pratiqué journallement dans toutes les églises consacrées à Marie, aux heures qui seront respectivement les plus opportunes et les plus commodes pour les fidèles. Conformément à cette volonté de Notre part, vous voudrez bien prendre les dispositions nécessaires, et afin qu'elles ne rencontrent pas de difficultés dans leur exécution, Nous sommes prêt, comme vous le savez, à faire tout ce qui sera requis à cet effet.

Ce n'est pas, d'ailleurs, sans motif que Nous ordonnons pour Rome des prières spéciales. Rome, siège du Vicaire de Jésus-Christ, particulièrement favorisée par la Providence et professant une spéciale dévotion pour la T. S^{te} Vierge, doit, à bon droit, précéder les autres villes dans les manifestations religieuses et servir à toutes d'exemple. En outre, l'Eglise souffre ici plus qu'ailleurs dans la personne de son Chef suprême; ici également plus qu'ailleurs, parce que c'est le centre du catholicisme, les ennemis dirigent leurs efforts, et la haine satanique des sectes prend plus particulièrement Rome pour point de mire. Rome a donc plus de motifs et un plus grand besoin de se mettre sous la protection de la Vierge puissante et d'en mériter le patronage. Nous ne doutons point que la piété des Romains ne Nous seconde pleinement dans nos intentions, qui ont à la fois pour objet le bien de toute l'Eglise et le salut de Rome.

Dans cette douce espérance, Nous vous accordons de tout cœur, à vous, monsieur le Cardinal, à tout le clergé et au peuple de Rome la bénédiction apostolique.

Donné au Vatican, le 31 octobre 1886.

LÉON XIII, PAPE.

LE CŒUR DE JÉSUS

et le remède à l'un des plus terribles maux de la société.

Depuis plusieurs années nous entendons de sourds grondements, comme à l'approche d'un tremblement de terre. Ces grondements deviennent de plus en plus intenses, et menacent le monde d'une explosion qui mettra en pièces tout l'édifice social. Les passions déréglées des deshérités de la fortune sont en fermentation, c'est la guerre du pauvre contre le riche, ou, comme on dit aujourd'hui, des socialistes contre le capital, guerre qui, déjà deux fois en un peu plus de vingt ans, a rempli de sang et de deuil la pauvre France, et paraît sur le point de faire un monceau de ruines et de désolation de tous les états de l'ancien et du nouveau monde. C'est en vain que l'on emploie les lois humaines; elles ne réussissent qu'à rendre les riches plus tenaces dans la jouissance de leurs biens, et impuissantes les efforts de ceux qui ne possèdent pas, augmentant ainsi les inimitiés, les haines, les jalousies entre les diverses classes. C'est en vain que l'on essaie de l'instruction, que l'on veut rendre plus générale; bonne en elle-même, lorsqu'elle est seule elle a pour unique résultat de rendre les pauvres plus avides de jouissances, et les riches plus attachés à leur avoir. Les progrès si vantés de la civilisation ne sont pas plus capables de résoudre le problème, car la civilisation, incapable de se sauver elle-même, est impuissante à sauver les autres. La conclusion est que le nombre des misérables augmente, ainsi que leurs convoitises, en même temps que s'accroît l'opulence et l'avarice de ceux qui jouissent. L'histoire non-seulement de Rome payenne, mais celle de tous les temps et de tous les lieux est là pour nous attester cette douloureuse vérité.

N'y aura-t-il donc aucun remède à ce mal terrible? La société devra-t-elle irrémédiablement se dissoudre et périr?... Vive le Cœur de Jésus qui, seul, nous offre le remède salutaire, infaillible; vive le Cœur de Jésus qui, par son exemple et ses enseignements, a enlevé à la pauvreté ce qui la faisait considérer comme un mal et l'a élevée au rang de vertu; vive le Cœur de Jésus qui en plaçant la pauvreté la première parmi les béatitudes, a ouvert aux hommes de bonne volonté une nouvelle ère de fraternité, de paix, d'amour! Jésus, né d'une mère pauvre, dans un lieu pauvre, pauvre lui-même au point de manquer souvent des choses les plus nécessaires à la vie et de n'avoir pas même où reposer sa tête, ayant à sa suite des hommes d'une extrême pauvreté, ne sachant souvent pas comment apaiser leur faim, Jésus-Christ est lui-même l'exemple le plus lumineux, comme sa vie est le plus éloquent éloge de la vertu de pauvreté.

Après ses exemples viennent ses paroles, car dans la vie de Jésus-Christ les œuvres sont toujours les premières; il les fait suivre de ses enseignements et de ses préceptes. Et ces ensei-

gnements et ces préceptes, dont la vie de Jésus-Christ est remplie, il les veut établir comme principe et base du nouveau code moral qu'il promulgue sur la montagne des béatitudes.

C'est Jésus, en effet, qui a dit, comme le rapporte Saint Matthieu: *Bienheureux les pauvres d'esprit, parcequ'à eux appartient le royaume des cieux* (1) ou selon le texte de St. Luc: *Bienheureux, ô pauvres: parcequ'à vous appartient le royaume de Dieu* (2).

Bénie soit la bouche qui prononça pour la première fois cette parole! Béni soit le jour, béni soit le lieu où elle fut entendue d'abord! Cette parole apportait la guérison à la plaie la plus profonde et la plus invétérée que le péché originel eût produit dans le corps de l'humanité; cette bénédiction recomposait l'unité de l'espèce humaine, réparait les ravages qu'avait opérés dans l'homme la corruption à laquelle il s'était abandonné, ramenait sur la terre de nouveaux jours de paix et d'amour.

En effet, Jésus, sans déclarer les richesses et les biens matériels de ce monde chose mauvaise en soi, car ce sont aussi des dons de la main paternelle de Dieu, a cependant voulu nous enseigner que les pauvres sont au premier rang sur le vrai chemin du bonheur. Et par ce nom de pauvres il entend non pas ceux qui sont réduits à cet état par la nécessité, mais ceux que l'amour de Dieu a rendus tels par une libre élection, obéissant à la douce invitation de Celui qui a dit: *Va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres... et suis moi* (3).

A ceux-là, qui aux richesses matérielles préfèrent les richesses de l'esprit, telles que la vérité, la vertu, la paix, la charité, la chasteté, le courage, la douceur et autres semblables, le Cœur de Jésus a promis un royaume en échange des grandeurs et des biens terrestres auxquels ils renoncent, c'est-à-dire un ensemble de biens éternels et infinis dans la gloire du Ciel.

Il entend parler en second lieu de ceux qui possédant des biens terrestres n'y attachent pas leur cœur, mais, disposés à les abandonner dans le cas où cela serait nécessaire à leur salut, ont soin d'en faire un saint usage. Bénie soit donc, nous ne pourrions jamais trop le répéter, la sagesse toujours ancienne et toujours nouvelle du Cœur de Jésus; sa parole bien comprise suffirait à la guérison morale de l'humanité et à la consolidation de la paix universelle.

Voulons-nous mettre un terme à toutes ces haines qui rendent la vie sociale si misérable, si languissante? Voulons-nous faire cesser ces inimitiés, ces divisions redoutables entre riches et pauvres, qui constituent le grand péril de notre temps? Voulons-nous, en un mot, sauver l'Europe, et même le monde entier, des calamités épouvantables dont il est menacé? Faisons pén-

(1) *Beati pauperes spiritu: quoniam ipsorum est regnum coelorum* (Math. v, 3).

(2) *Beati pauperes: quia vestrum est regnum Dei* (Luc. vi, 20).

(3) Math. xix. 21.

trer dans le cœur de tous cette parole de Jésus: *Bienheureux les pauvres*; faisons en sorte que cette parole anime et vivifie notre vie publique et privée; travaillons à faire comprendre au riche qu'il doit se servir de ses richesses pour exercer l'amour envers le pauvre et lui faire du bien, et à ce dernier qu'il doit remercier le Seigneur de l'avoir placé dans une condition où il peut plus facilement acquérir les vraies richesses spirituelles et le trésor de la gloire éternelle.

Nous voyons par là de quelle importance sociale est la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, duquel est sortie pour la première fois la parole qui doit régénérer l'humanité et lui apporter de nouvelles bénédictions. Chaque prière, chaque aumône, chaque action, même la moindre, que nous ferons en l'honneur de ce Cœur adorable, aura un mérite particulier pour obtenir le retour de la paix, de la concorde, la propagation du règne de Dieu et de la charité, la restauration de l'édifice social ébranlé.

Lorsque les enfants d'Israël, échappés à la servitude d'Égypte, entrèrent dans la terre promise après avoir traversé le Jourdain, ils campèrent dans la plaine de Sichar entre les monts Hébal et Garizim, où ils mirent immédiatement à exécution les ordres donnés par Moïse (1). En effet, ils élevèrent sur la cime de l'Hébal un autel au Seigneur, avec des pierres que le fer n'avait pas touchées, et bientôt la fumée des holocaustes et des victimes pacifiques monta vers le ciel. L'Arche d'alliance était au milieu de la vallée, et les prêtres rangés en cercle alentour, puis les lévites, ensuite les anciens et les juges, enfin tout le peuple, dont six tribus occupaient les pentes de l'Hébal, et les six autres celles de Garizim. Alors les lévites, se tournant à gauche vers l'Hébal, poussent le cri de la malédiction contre les transgresseurs de la loi, et à ce cri les six tribus réunies sur l'Hébal répondent: *Amen*. Ils se tournent ensuite vers Garizim et prenant un autre ton de voix, ils prononcent les paroles de bénédiction sur le peuple fidèle à la loi de Dieu, et ce peuple, représenté par les six tribus placées sur les pentes du Garizim, répond avec joie: *Amen*.

Chers Coopérateurs et Coopératrices, une scène semblable, mais bien plus consolante, se déroule à nos yeux: un nouveau temple s'élève dans la ville éternelle sur le mont Esquilin, mais ce temple ne symbolisera plus la majesté terrible du mont Hébal. Il est consacré au Cœur de ce Jésus qui, ayant mis de côté le tonnerre et les fêches, aime à se montrer à nous plein de suavité, de douceur et d'amour. Dans ce temple la voix du prêtre retentira, non plus pour maudire, mais pour annoncer la bénédiction, la miséricorde, le pardon. La croix de l'église du Sacré Cœur s'élevant sur la cime la plus élevée de Rome, sera encore le symbole consolant de nouvelles bénédictions, qui se répandront sur le monde entier; elle sera le remède infaillible du plus terrible des maux qui désolent la société actuelle.

(1) Deut. xxvii, xxviii; Josué, viii.

MISSION SUR LE RIO NEGRO

dans la Patagonie Septentrionale.

TRÈS RÉVÉREND

ET TRÈS CHER PÈRE D. BOSCO,

Dans une de mes dernières lettres, je vous ai fait le récit de mon excursion sur les rives du Rio Colorado, qui dura un mois et demi et produisit quelques fruits de conversion parmi les Indiens et les familles chrétiennes de ces environs. Dans la présente lettre je vous envoie non-seulement la relation, mais la description détaillée de ce qui s'est passé de plus intéressant dans cette Mission, la plus importante qui ait été donnée dans ce Vicariat.

Elle a duré 8 mois et demi; nous avons parcouru, aller et retour, environ 3000 kilomètres, et exploré la partie la plus peuplée de l'immense vallée du Rio Negro, du Neuquen et de ses nombreux confluent au Nord-Ouest de la Patagonie Septentrionale, comprenant la zone infinie qui s'étend de l'Atlantique jusqu'aux Cordilières, formant limite entre la République Argentine et le Chili.

Vous verrez sur la carte ethnographique, que nous vous envoyons, l'indication de plus de 40 stations où nous nous sommes arrêtés.

Mgr. Cagliero commença cette longue Mission au mois de novembre 1885 sur un parcours de 80 lieues, en s'assujettissant à toutes les incommodités du simple Missionnaire. Puis Monseigneur ayant dû retourner à Patagones pour la bénédiction de la nouvelle église de Viedma, D. Panaro et moi avec un catéchiste nous la continuâmes jusqu'à la fin de juillet de cette année.

Le Seigneur a béni nos pauvres travaux, car nous avons pu instruire et baptiser environ 1200 personnes, tant indigènes qu'enfants de familles chrétiennes. Plus de 2000 autres se sont approchées des Sacrements; sur ce nombre il y avait 350 premières Communions, et nous avons béni 60 mariages.

J'espère que le récit des particularités de cette importante excursion apostolique vous sera agréable, à vous, cher Père, qui nous accompagnez en esprit par le cœur et par vos prières.

I.

Le Rio Negro.

C'est le roi des fleuves de la Patagonie; il est formé par le Limay, alimenté lui-même par le lac Nahuel-Huapi, et par le Neuquen, formé par les neiges éternelles des Cordilières du Chili.

Ses eaux douces et cristallines vont majestueusement se jeter dans l'Océan Atlantique.

Son cours est d'environ 300 lieues, et son lit plus ou moins large, selon les circuits qu'il fait dans l'immense vallée, riche de beaux pâturages, ombragée de vieux saules pleureurs, et accidentée

par de nombreux massifs de plantes, d'arbustes et de buissons épineux. D'un bout à l'autre du Rio, depuis la mer jusqu'aux Cordilières, se trouvent de vastes plaines, des îles formées par le fleuve, et de petites collines peuplées de tribus et de colonies en formation.

L'agriculture y étant peu avancée, tout ce peuple vit du produit de milliers de brebis, bœufs, vaches et chevaux (il n'y a ni ânes ni mulets) qui naissent, vivent et meurent en pleine liberté. Leur chair sert de nourriture à une grande partie des Etats Unis, et leur peau est employée pour chausser et vêtir la vieille Europe.

Quant aux indigènes, le mouton sauvage et l'autruche leur fournissent la nourriture et le vêtement.

II.

Préparatifs - Départ - Contre-temps - Arrivée à San Javier - La sainte Messe chez M. Linares.

Quelques jours avant le départ pour la Mission, Monseigneur s'était exercé à monter à cheval aux environs de Patagones, ainsi que Zanchetta, lequel devait lui servir de domestique et de catéchiste.

J'étais arrivé depuis peu de la Mission du Colorado, avec la petite troupe de chevaux.

Le Gouverneur, sur un désir manifesté par Monseigneur, lui avait donné un soldat d'ordonnance pour lui faire escorte d'honneur; et l'un des plus grands de notre petit hospice lui servait de courrier.

Le 3 novembre 1885, après avoir célébré la sainte Messe, Monseigneur quittait Patagones et passait le Rio Negro pour se rendre à Viedma, où l'attendaient nos 10 chevaux.

Monseigneur se vêtit comme nous, chaussa des bottes allant jusqu'aux genoux, et se couvrit d'un poncho pour se garantir de la poussière. Quant aux insignes épiscopaux, il les avait dans sa poche; les ornements sacrés nécessaires étaient renfermés dans une petite valise attachée sur le dos d'un cheval. Ayant chargé sur une autre monture le petit autel portatif, nous sellâmes nos destriers et partîmes *in nomine Domini*.

Monseigneur avait recommandé sa simarre à Zanchetta, pour s'en vêtir en descendant aux diverses stations de la Mission; mais, par malheur, étant peu pratique du cheval, son attention fut absorbée par le soin de veiller à sa propre personne, et il laissa tomber, sans s'en apercevoir, le paquet de Monseigneur.

Nous cheminions au milieu de prairies immenses qui ne gardaient pas la trace de notre passage, de sorte qu'il fut impossible de le retrouver, malgré les plus minutieuses recherches.

Nous arrivâmes à San Javier à 11 heures du matin; nous avons parcouru 15 kilomètres.

San Javier est une ancienne colonie fondée par les Espagnols. Les maisons sont éparses çà et là, sans chapelle ni cimetière; mais le Gouvernement y a ouvert une école mixte en 1879.

Jusqu'ici la Mission s'est donnée dans une salle de l'école.

La population, d'après le dernier recensement, compte environ 1000 âmes. Nous nous sommes arrêtés là 4 jours.

Nous reçûmes l'hospitalité du maître d'école qui est allemand; sa femme est de nationalité suisse; elle nous traita parfaitement.

Monseigneur et moi nous dormîmes sur un lit de sangle dans un coin de l'école, au milieu des bancs. Zanchetta et les autres sur l'herbe à la belle étoile.

Le premier jour nous visitâmes les principales familles, parmi lesquelles Linares et sa nombreuse progéniture, tous adonnés à la vie pastorale. Ce sont des Indiens chrétiens, ayant beaucoup de relations avec les Salésiens. Les enfants de cette famille, ainsi que ceux des autres habitants de San Javier assistèrent aux instructions et aux saintes cérémonies du matin et du soir.

Pour donner le signal de la réunion, à défaut de cloche, on hissait un drapeau au haut d'un long bâton; en le voyant de loin, les Indiens venaient par groupes de 2, 3 ou même 4 par cheval.

Nous faisons le catéchisme le matin et le soir. Monseigneur prêchait sur les vérités éternelles et, en particulier, sur la nécessité de la Communion, et il insistait dans nos entretiens pour que nous l'imitassions toujours sur ce point, en disant que sans la Communion les Missions ne produisent aucun fruit. J'avoue devoir à cette insistence les 2000 Communions obtenues dans la suite de la Mission jusqu'à Malbarco.

Pendant que Monseigneur s'occupait de l'instruction des enfants dans l'école, je parcourus quelques ranchos pour instruire plusieurs Indiens, préparer les uns au Baptême et les autres à la sainte Communion.

En ayant réuni un certain nombre, Monseigneur fit avertir M. Mariano Linares qu'il désirait célébrer la sainte Messe chez lui. Ayant donc terminé la cérémonie à San Javier, nous nous rendîmes à sa maison, située à la distance d'une lieue.

Là nous trouvâmes le logis déjà préparé, et nous montâmes l'autel.

Après avoir entendu les confessions des enfants, Monseigneur célébra la sainte Messe.

Cette petite Mission donna 16 Communions, Confirmation et Baptême de 5 Indiens et autres enfants; nous fûmes ensuite invités à une modeste réfection là même où nous avions préparé l'autel. On nous servit de la viande rôtie et un peu de vin. De pain, pas d'apparence! Cependant, voulant traiter convenablement Monseigneur, la servante indienne tira un paquet d'une armoire. C'était un mouchoir de couleur renfermant sept ou huit morceaux de pain sec et fumé; il nous parut excellent.

III.

Au Potrero Cerrado, chute dans l'eau - Une conversion.

La chaleur s'étant un peu calmée, nous disposâmes nos bagages et nous allâmes à un lieu nommé Potrero Cerrado.

En passant un cours d'eau à fond fangeux, le cheval de Monseigneur tomba au beau milieu et, comme bien vous pensez, le cavalier suivit la monture.

Je ne saurais vous exprimer la frayeur qui nous saisit; Monseigneur fit un saut vers le bord, mais ne pouvant l'atteindre, il enfonça dans la fange jusqu'à la ceinture! Nous courûmes tous à son aide, mais il avait déjà réussi à sortir du bourbier, moins effrayé que son cheval, lequel, mortifié sans doute d'avoir jeté un Evêque dans la boue, s'échappait tout dégouttant d'eau et de vase.

Par malheur, l'étape étant courte, Monseigneur n'avait pas mis ses bottes, et il était trempé jusqu'aux os. — Que faire? Nous n'avions rien pour changer! — Eh bien, dit Monseigneur, il n'y a qu'à se remettre à l'eau pour se laver. Ayant ainsi nettoyé sa soutane et ses souliers dans de l'eau un peu plus claire, il remonta à cheval et, après trois heures de marche, grâce au vent et au soleil, il se trouva parfaitement sec. Nous arrivâmes à une belle prairie parsemée de maisons et resserrée entre le fleuve et un petit monticule; c'était Potrero Cerrado.

Nous ne savions où loger: Monseigneur me dit: Allez en avant pour avertir dans toutes ces cabanes que les Missionnaires sont arrivés, et, sans rien demander, acceptez l'hospitalité là où elle nous sera offerte.

La première famille à laquelle je m'adressai fut précisément celle que nous destinait la Providence. Une pieuse femme appelée Léonarde, sachant que nous devons arriver, s'était entendue avec une de ses voisines pour nous offrir le logement, afin d'avoir la consolation d'entendre la sainte Messe et de faire ses dévotions. Elle avait, en outre, préparé quelques familles d'Indiens à recevoir le saint Baptême, d'autres à faire bénir leur mariage, d'autres enfin à conduire leurs enfants à confesse.

Nous passâmes deux jours à prêcher, confirmer, baptiser, administrer les Sacrements à une vingtaine de personnes, parmi lesquelles un gros personnage dont je n'avais pu rien obtenir jusque-là, mais que Monseigneur sut habilement gagner en allant lui faire une visite dans sa cabane. Il vint ensuite avec sa femme pour faire bénir leur union et légitimer leur famille.

Nos bons hôtes ne savaient que faire pour Monseigneur, et n'en finissaient pas de s'excuser de n'avoir pu, malgré toutes leurs recherches, trouver ni pain, ni vin à lui offrir. — Oh! tranquillisez-vous, répondit-il, vous nous avez donné vos âmes, que pourriez-vous nous donner de plus? Du reste, je vous assure que votre riz

est du meilleur que nous ayons mangé, votre mouton est excellent et l'eau du fleuve très-saine.

Ayant pris congé, nous nous dirigeâmes vers un autre centre de maisons appelé *Esperanza*, à cause de la fertilité du sol.

Nous arrivâmes à la cabane d'un Indien, qui avait reçu au Baptême les noms et prénoms de son parrain, Clément Nuñez.

Nous passâmes là deux jours et demi; pendant que j'allais avertir les gens d'alentour, Monseigneur réunissait une belle couronne d'enfants, auxquels il enseignait à faire le signe de la croix, comme cela se pratique dans les salles d'asile.

Pendant ce temps Zanchetta balayait et disposait la cabane qui devait servir de cathédrale.

Les colons du voisinage prirent part à cette Mission; parmi eux se trouvait une bonne famille des environs de Vicence, qui pleurait en entendant Monseigneur lui parler du sanctuaire du Mont Berico et des belles campagnes de la Lombardie, et ces braves gens disaient:

— Nous espérons trouver la fortune en venant en Amérique; nous nous apercevons, au contraire, que nous avons abandonné le paradis de notre pays pour nous ensevelir dans l'enfer de ces déserts!

— Vous avez raison, leur dit Monseigneur, et je ne saurais conseiller à personne de quitter un pays où il n'y a qu'à suivre l'exemple des personnes vertueuses, pour venir perdre son âme dans ces régions.

IV.

Cubanea et les colons italiens - Une famille modèle - Mort de notre Tabitha.

En quittant les plaines de l'*Esperanza*, nous portâmes nos pas vers Cubanea, lieu assez fertile, occupé par de nombreuses familles, la plupart italiennes, venues ici depuis 10, 15 ou même 20 ans. La famille chez laquelle les Missionnaires reçoivent presque toujours l'hospitalité est celle d'un nommé Barthélemy Serra, originaire des environs de Bobbio. Il a toujours été plein d'attention pour nous.

Son excellente femme accueillit Monseigneur avec de grands transports de joie. Elle lui céda sa meilleure pièce, et heureuse de trouver quelqu'un à qui parler dans sa langue maternelle, elle faisait diligence pour préparer ce qu'elle avait de meilleur. Elle tira du four du pain frais, fit rôtir les agneaux les plus gras, et réussit à faire un plat des plus exquis.

La brave femme regrettait seulement de n'avoir, pour mettre la table, d'autre pièce que la cuisine, au beau milieu de laquelle flambait un grand feu, autour duquel mangeait la famille. Tous les membres étant bons chrétiens, Monseigneur se trouva très satisfait de se considérer comme en famille.

Notre station en cet endroit fut de 4 jours; nous visitâmes les habitants du voisinage en les invitant à la Mission.

La chapelle fut improvisée dans une cabane abandonnée, à l'abri d'un *ombu* séculaire. Là nous pûmes disposer l'autel sur des troncs d'arbres, et Monseigneur prêchait et confessait assis sur l'un d'eux. Matin et soir les fidèles de près ou de loin venaient aux cérémonies, avertis par la vue d'une serviette blanche hissée au bout d'une longue perche.

Un jour que le vent soufflait horriblement, soulevant des nuages de poussière, de sable et de feuillages, Monseigneur fit fermer, au moment de célébrer la sainte Messe, l'unique fenêtre et la porte avec leurs fermetures respectives en bois plein. Nous pensions rester dans l'obscurité, mais il n'en fut rien : la lumière descendait tranquillement du toit lézardé et tombant en ruines ; Monseigneur put lire parfaitement dans son petit missel de Mission.

A Cubanea beaucoup de monde, surtout des hommes, s'approchèrent des Sacrements. Cela était dû au bon exemple de notre Tabitha, qui prépara toute sa famille à la sainte Communion, en disant : « Mettons maintenant à profit la grâce du Seigneur, car, lorsque nous serons malades, n'ayant ici aucuns prêtres, nous pouvons mourir sans Sacrements ». Ces paroles furent une prophétie.

Monseigneur, de retour de Buenos-Ayres, passait un jour le Rio Negro pour aller à Viedma, lorsqu'il vit arriver quatre barques ; il demanda à ceux qui les montaient d'où ils venaient : — De Cubanea, répondirent-ils. — Oh ! quelles nouvelles apportez-vous de là ? Qu'avez-vous enveloppé dans cette barque ? — C'est une défunte. — Qui est mort ? — Madeleine Serra ! — Monseigneur fut douloureusement affecté à ces paroles. C'était notre bonne hôtesse.

Alors, se découvrant, de la rive du fleuve il bénit le cadavre, en demandant au Seigneur d'accorder à son âme le repos éternel.

Heureuse fut-elle d'avoir vécu en bonne chrétienne et d'avoir profité du passage des Missionnaires.

V.

Primera Angostura - Segunda Angostura - Aventures et récits - Payleman.

De Cubanea nous passâmes au mont *Bagual*, où un mariage fut béni, une vingtaine de communions furent données ; quatre Indiens furent baptisés et confirmés ; ils étaient couverts misérablement et ils portaient des peaux de chevreau pour se garantir les pieds.

Le lendemain, nous allâmes planter notre tente auprès de quelques cabanes, dans un lieu appelé *Primera Angostura*, à cause du passage étroit existant entre le fleuve et la montagne. Nous logeâmes trois jours dans le modeste *rancho* de l'Indien chrétien M. Bartolo Alfaro, qui mit à notre disposition l'une de ses cabanes pour nous servir de chapelle, d'évêché, de réfectoire et de dortoir.

Là encore une vingtaine de personnes s'ap-

prochèrent des Sacrements. Monseigneur confirma grands et petits et nous baptisâmes quelques Indiens, dont un de 60 et un autre de 70 ans et plus.

Vous me demanderez peut-être comment se font les confessions en Mission ? Les hommes se confessent un peu partout. Quant aux femmes, elles se placent dans un coin quelconque, fermé par une couverture ou un drap : d'un côté se met la pénitente et de l'autre le confesseur, agenouillé ou assis, selon qu'il a ou non un siège à sa disposition.

Nous arrivâmes à la nuit avancée à *Segunda Angostura*, où habite l'Indien Moralès, d'une taille et d'une force de géant ; chrétien déjà, mais encore simple et grossier, ne sachant ce qu'est un Evêque. A notre arrivée il resta assis à terre les jambes croisées.

Sa femme, parente de Linares de San Javier et avancée en âge, se tenait sur la porte, vêtue de sa robe de chambre indienne qui lui couvrait le corps en laissant ses bras libres et découverts ; elle ne bougea pas, nous considérant, sans doute, comme étant de la maison.

La fille, mieux élevée, s'approcha de Monseigneur, lui souhaila la bienvenue et, sur un signe de ma part, baisa son anneau. Elle nous aida ensuite à instruire d'autres jeunes filles venues de plusieurs lieues de distance.

Tout en causant, je m'aperçus que la lune montait à l'horizon et que le feu était éteint. Je m'enhardis et dis à la maîtresse de maison qu'après notre longue chevauchée à travers le vent et la poussière, nous étions plus que disposés à prendre quelque chose. Le feu fut rallumé et nous restaurâmes nos forces avec un peu d'agneau.

Les pauvres femmes n'avaient pu nous assigner un lieu de repos ; je cherchai donc à procurer un lit quelconque à Monseigneur. J'obtins à grand-peine un drap et quelques peaux de chèvres, et les ayant disposées sur des planches, sous un appentis qui n'empêchait pas de contempler les étoiles, je lui souhailai une bonne nuit. Zanchetta et les deux autres ronflant déjà, étendus sur l'herbe, je me jetai avec deux couvertures sous une table du petit four employé à cuire toute espèce de choses excepté du pain, et me recommandant à Dieu et à Marie Auxiliatrice, je m'endormis.

Le lendemain de bon matin j'allai pour souhailer le bonjour à Monseigneur ; mais je trouvai 6 gros chiens occupant le dessus et le dessous de son lit ! Je sortis et le vis joyeux et souriant, avec la serviette sur le bras, revenant de la mare voisine où il s'était débarrassé de la poussière de la veille.

La nuit suivante, il céda son appentis à de nombreuses familles d'Indiens venus de loin et dormit auprès de moi, sur un lit plus bas et plus sûr : sur le sol !

En outre de la nourriture spirituelle de la parole de Dieu et des Sacrements, il nous fallait pourvoir, à nos dépens, à la nourriture corporelle de ces Indiens et, en général, de toutes les familles qui venaient d'un peu loin à la Mission

afin de ne pas contraindre ces gens à retourner à jeun chez eux.

Les deux jours furent employés à catéchiser et à baptiser les Indiens instruits le mieux possible, et un assez grand nombre d'enfants de familles chrétiennes. Monseigneur les confirma, et dans l'espoir d'avoir une nombreuse Communion, il leur avait recommandé de ne pas prendre le lendemain matin le *maté*, infusion dont ils font leur boisson favorite. Mais je ne sais ce qu'ils avaient compris; le fait est que très-peu se trouvèrent à jeun.

D'après une coutume invétérée parmi eux, lorsqu'on baptise un enfant ou que l'on célèbre un mariage, ils donnent un bal. Quelques Indiens, sachant que le lendemain devait avoir lieu le baptême et le mariage de quelques-uns des leurs, apportèrent une guitare, et avant même que la cérémonie commençât, ils faisaient déjà entendre leurs sons discordants, comme prélude du vacarme qu'ils préparaient.

Il fallut toute la patience de Monseigneur et l'autorité du maître de la maison, pour obtenir que le bal fût remis au jour suivant, après notre départ.

Le soir du premier jour de notre Mission, Monseigneur, assis sur une racine d'arbre, entretenait Morales, accroupi à terre, des choses de l'Europe.

Il s'émerveillait à entendre parler du Pape, chef de plus de deux cent millions de chrétiens; des somptuosités de Rome, etc.

Il ne savait que s'écrier: — Oh! quelles grandes choses!

Quand il lui parla de Turin, de D. Bosco, de notre Oratoire avec ses mille jeunes gens, il contemplait ses brebis qu'il aurait dû tuer toutes pour les nourrir. En apprenant qu'il y avait des maisons de 5 et 6 étages pleines d'habitants, il levait peu à peu les yeux, comme pour en mesurer la hauteur, puis aussitôt il baissait la tête, comme s'il eût craint de se les voir tomber sur le dos.

Mais nous devions partir et trois de nos meilleurs chevaux, parmi lesquels celui de Monseigneur, s'étaient échappés sans permission. J'envoyai le soldat à leur recherche (il les retrouva au bout de 8 jours et nous rejoignit), et le lendemain nous partîmes avec ceux qui nous restaient, nous dirigeant vers la demeure de l'Indien Payleman.

Nous l'avions rencontré en chemin, il nous attendait. Payleman est un bon Indien chrétien et assez riche; il parle un peu l'espagnol.

Sa femme, un peu instruite, reçut courtoisement Monseigneur, et lui présenta ses enfants qui coururent baiser son anneau.

Elle nous présenta de l'eau et du savon pour nous délivrer de la poussière, et de l'eau du Rio pour nous rafraîchir; puis elle nous servit le *maté* et nous prépara pour souper du pain et de la viande.

L'excellente femme avait fait venir du pain de dix lieues de là.

Nous nous mîmes à table en famille, et nous partageâmes avec nos bons hôtes une bouteille de vin que nous avions.

Ayant passé la nuit dans de bons lits, nous célébrâmes la sainte Messe, en faisant réciter à haute voix les prières à tout le monde. Cinq Indiens furent ensuite baptisés et nous nous rendîmes à la colonie Conesa.

VI.

Conesa - Bonne réception - Mission - La queue du cheval - Préjugé - Une traversée difficile - Le Turc - Ne pas remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même.

Après trois grosses heures de bon galop, nous atteignîmes Conesa vers midi. Cette colonie fut établie en 1879, avec un contingent d'environ 500 Indiens, sous la direction du Gouvernement qui leur passait la *ration*. Mais, par suite de la mauvaise administration de ceux qui étaient à la tête, aucun bon résultat ne fut obtenu.

Le Gouvernement, ne voyant aucune amélioration après trois ans, retira la ration, et les Indiens se dispersèrent sur divers points de la Patagonie. Néanmoins quelques familles ayant déjà un petit capital demeurèrent dans les environs. Il y a, en outre, à Conesa et dans les alentours quelques douzaines de familles, la plupart espagnoles, et quelques émigrants allemands et protestants.

Nous reçûmes l'hospitalité de l'alcaide, don Maire Rodriguez. Pendant nos trois journées de séjour, le Commissaire de la colonie et le maître d'école, don Dalmiro Payera, vinrent présenter leurs hommages à Monseigneur.

Une trentaine de personnes firent la sainte Communion, d'autres furent baptisées et confirmées.

Bien que Monseigneur désire conquérir beaucoup d'âmes, il sait cependant aussi se contenter de peu, et il se console en disant: « Notre bien-aimé Père Dom Bosco dit que maintenant nous sommes venus seulement pour semer; d'autres viendront récolter la moisson. Courage donc, et en avant! Ces 30 Communions se multiplieront un jour jusqu'à 300, puis à 3000 et puis... il en sera ce que le Seigneur voudra de ces pauvres habitants du désert ».

Le jour de notre départ le vent était tellement violent qu'il nous fit hésiter.

Il fallait passer le fleuve, dont les eaux étaient fort agitées. Mais Monseigneur n'ayant que peu de temps à sa disposition, résolut de tenter le passage si les chevaux pouvaient passer à gué. Nous partîmes donc vers le Nord.

Nos chevaux se jetèrent à la nage et les cavaliers montèrent en barque. Nous avions deux bons rameurs; mais, arrivés là où nous poussèrent le vent et le courant, nous ne pouvions prendre terre. Alors le timonnier se jeta à l'eau et gagna avec peine le rivage, puis saisissant un de nos chevaux, il lui lia fortement à la queue une corde dont nous tenions l'autre bout, et excitant l'animal de la voix et du geste, il réussit à nous amener à un point convenable pour débarquer.

Pendant qu'on réunissait les chevaux, Monseigneur se mit à l'ombre sous un buisson de jones, échappé seul à la voracité des sauterelles, qui avaient rongé et dévasté tout jusqu'à la racine.

Etant tous montés à cheval, nous parcourûmes environ 10 kilomètres pour bénir un mariage.

C'était le soir vers le coucher du soleil; il était donc clair que le mariage aurait dû être célébré le lendemain, mardi, après la sainte Messe.

Mais aucune raison ne put déterminer l'époux à attendre le jour suivant. Et cela, parcequ'il croyait superstitieusement que le mariage célébré le mardi devait être malheureux; en raison du dicton: *Garde-toi de te marier ou de t'embarquer un mardi ou un vendredi.*

Il pria donc Monseigneur, et le conjurait de vouloir bien bénir leur union ce soir même du lundi, ou d'attendre au mercredi.

Monseigneur voyant qu'il n'était pas possible de faire changer d'opinion au pauvre jeune homme, y consentit, mais à la condition que lui aussi lui donnerait la consolation de le voir s'approcher de la Sainte Table à la Messe du lendemain.

Nous dressâmes aussitôt l'autel dans la pièce la plus spacieuse, les époux se confessèrent et reçurent la bénédiction nuptiale, puis retournèrent ensuite chacun dans leur maison pour se reposer.

Fidèles à leur promesse, ils firent la sainte Communion avec beaucoup de dévotion, en même temps qu'un frère de l'épouse, déjà grand et robuste, qui s'approcha de la Sainte Table pour la première fois.

Ayant administré quelques baptêmes et confirmé plusieurs personnes, nous reprîmes sur la rive nord du Rio la route de Patagones. Nous avions visité toute la rive droite du Rio Negro jusqu'à Conesa. Il nous restait à visiter la rive gauche, mais en courant, parceque Monseigneur était attendu pour la bénédiction de l'église de Viedma.

Un alcade nommé Thomas Castre lui offrit une place dans un cabriolet de campagne, et nous nous allâmes à cheval dans une modeste petite maison à lui appartenant, où deux jeunes enfants, dont un petit Indien, furent baptisés et confirmés. Ayant laissé passer la chaleur de midi, nous sellâmes nos chevaux pour faire ce que l'on appelle une traversée. Il ne s'agissait de rien moins que de faire d'une seule traite 40 kilomètres pour traverser par des sentiers étroits, toute une plaine couverte d'arbustes épineux allant à la hauteur du cheval.

C'est assez dangereux, car il y a de nombreux chemins coupés, pratiqués par les animaux, que leur instinct pousse à aller s'abreuver au fleuve; et, s'il se trompe, le pauvre voyageur court risque de s'égarer dans un labyrinthe dont il ne serait pas facile de sortir.

Il faut faire cette route d'une seule traite, parcequ'il n'existe aucune oasis où l'on puisse prendre un verre d'eau. Ayant donc calculé que nos chevaux pouvaient fournir 10 kilomètres à l'heure, nous partîmes à 4 heures, dans l'espoir d'arriver avant la nuit à l'unique port appelé *le Turc*.

Mais notre calcul ne se trouva pas juste. Nous avions déjà couru 4 bonnes heures sur le terrain

rocailloux, et les chevaux étaient harassés. L'un d'eux était tellement accablé par la fatigue que nous dûmes le laisser en arrière, au milieu du désert (nous le retrouvâmes 4 mois après à Pringles). Nous fûmes surpris par la nuit, et elle était tellement obscure que l'on ne pouvait distinguer la route.

Ayant lâché la bride à nos chevaux, nous nous confiâmes à leur instinct clairvoyant.

Ils se mirent à marcher à travers ces broussailles et, sentant à plusieurs lieues de distance que nous approchions de l'eau, la grande soif qu'ils éprouvaient les fit courir et nous arrivâmes à une heure du matin au port du Turc.

Le Turc comprend trois habitations; ce nom lui vient d'un Monténégrin qui le premier y fit sa demeure. Mais il devait être Grec schismatique plutôt que Turc. D'ailleurs très-hospitalier pour les voyageurs passant par là; il vivait seul avec un nègre.

Plusieurs fois il logea les Missionnaires et ne voulut jamais recevoir de paiement.

Nous étions fatigués et tout disposés à manger. Il nous reçut fort bien; en quelques minutes son nègre, qui parlait à merveille le dialecte génois, nous prépara une bonne omelette, nous présenta du pain frais, du fromage et une bouteille de bordeaux, avec lesquels nous pûmes réparer nos forces.

Nous remerciâmes la divine Providence de nous avoir assistés si visiblement, et pendant que Monseigneur récitait ses prières à la sombre clarté de la lune, mon hôte et moi nous nous occupâmes de préparer le coucher. Mais comment faire? Il n'y avait que trois pièces: une petite boutique de comestibles, la cuisine et un magasin plein de bouteilles, de sacs, de caisses de pétrole, de pâtes, de balais, etc.

Nous pûmes enfin placer trois lits de sangle pour Monseigneur, le maître de la maison et moi. Zanchetta et les autres, comme d'habitude, se placèrent sous un charriot à la belle étoile. Nous passâmes tous une bonne nuit.

Au moment de partir, le Monténégrin donna à Monseigneur l'un de ses meilleurs chevaux, parceque nous n'avions pas encore retrouvé ceux que nous avions perdus, et il nous promit sa visite à Patagones. Il vint en effet, mais le pauvre homme, avant que Monseigneur fût revenu de Patagones, fut pris d'une syncope et mourut, sans avoir pu réaliser les projets qu'il avait concertés avec nous pour le salut de son âme.

VII.

Pringles - Ybañez - Le moulin - Arrivée à Patagones.

A notre arrivée à Pringles, nous prîmes un appartement à loyer, car il y a bien une petite église, mais sans aucune habitation pour le prêtre.

Le juge de paix, le commissaire et les personnages les plus importants de la colonie vinrent rendre visite à Monseigneur.

Nous restâmes là 4 jours, pendant lesquels Monseigneur prêchait matin et soir.

Je faisais le catéchisme aux enfants avec Zanchetta. Il y eut environ 40 communions, plusieurs baptêmes et confirmations.

Nous eussions pu obtenir davantage, disait Monseigneur, si ces pauvres gens n'avaient pas tant de respect humain. — Oui, bien cher Père D. Bosco, ce monstre exerce aussi ses ravages dans nos déserts, autant et peut-être plus qu'en Europe. Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que les femmes en sont aussi victimes.

Heureusement Monseigneur y remédie peu à peu, par des réunions mensuelles et de pieuses Associations, et les résultats obtenus nous font bien augurer de l'avenir. A notre départ, nous fûmes accompagnés l'espace d'une lieue par le commissaire, le juge de paix et quelques autres, montés sur des chevaux d'une grande vivacité.

Après avoir parcouru 30 kilomètres, la nuit nous surprit dans une jolie vallée arrosée par le Rio Negro, et nous passâmes la nuit chez M. Gavino Ybañez, dont le fils aîné est dans notre Collège de Patagones.

Il était averti de notre arrivée et nous offrit une magnifique truite, pêchée à l'hameçon dans le fleuve. Sa pieuse épouse avait disposé un bel autel où Monseigneur confirma ses deux jeunes enfants.

Nous partîmes le lendemain de bonne heure, et nous parcourûmes 60 kilomètres en 7 heures.

Pour donner un peu de répit à nos montures, nous nous arrêtâmes une demi-heure dans une vallée pittoresque appelée le Moulin. C'est là qu'un M. Malaspina, italien, a installé un moulin à vapeur, pour la commodité des colons qui ont semé du grain. Ceux qui vont à Pringles ou en reviennent font ordinairement halte en cet endroit.

Vers midi, nous étions sur la petite colline qui entoure Patagones, situé sur la rive du fleuve.

Après avoir salué nos chers confrères, nous rendîmes grâce à Dieu et à Notre-Dame Auxiliatrice, et nous allâmes au réfectoire, accompagnés d'un bon appétit.

Nous étions au 29 novembre. Nous échangeâmes les nouvelles, et Monseigneur me laissa reposer quelques jours, pour reprendre bientôt le chemin du désert jusqu'aux Cordilières.

Il avait vu en personne la nécessité de s'occuper, au prix de tous les sacrifices, du salut de ces âmes, privées de Sacrements, ou ignorantes de la religion, qui *in tenebris et in umbra mortis sedent*.

Ayant donc préparé de nouveau les chevaux, je pris avec moi D. Barthélemy Panaro et le catéchiste François Forcina, et le 3 décembre je repris la route de Pringles.

Je suspens ici, bien-cher Père, mon récit un peu long, pour le reprendre bientôt, et vous raconter le reste de la Mission beaucoup plus long encore.

Et certains que votre cœur de Père pense continuellement à ses enfants de la Patagonie, nous vous demandons de nous continuer le se-

cours de vos prières! Oh, si vous saviez ce qu'est la vie des Missionnaires dans ces pays! Mais oui, vous le savez; faites-le comprendre à nos Confrères et surtout à nos Coopérateurs et Coopératrices, afin qu'ils prient pour nous, pour nos néophytes et pour tous les malheureux qui ne connaissent pas encore le doux Nom du Sauveur Jésus.

Qu'ils continuent aussi à nous soutenir par les secours de leur charité, notre unique ressource pour nos Missions de la Patagonie.

Votre bien-affectionné en Jésus et Marie

Abbé DOMINIQUE MILANESIO.

Carmen de Patagones. 1^{er} Septembre 1886.

UNE VISITE À LA CRÈCHE DU SAINT ENFANT JÉSUS.

Dans l'église des Augustins de Narni, en Italie, était une belle chapelle consacrée à la Sainte-Vierge dont la statue en marbre, chef-d'œuvre d'un habile sculpteur, était placée au-dessus de l'autel. La Mère de Dieu tenait le Saint Enfant Jésus dans ses bras. Elle le présentait aux fidèles qui venaient implorer sa bonté et sa protection, comme si elle eût voulu leur dire: « Adressez-vous à mon fils et ayez confiance ».

Le Saint Enfant, lui aussi, paraissait sourire gracieusement et prêt à étendre le bras pour bénir.

Les habitants de Narni aimaient prier la Sainte-Vierge dans cette belle chapelle, et ils s'empresaient de recourir à elle chaque fois qu'ils avaient besoin de son secours, mais aucun d'eux n'y venait avec autant de confiance et d'amour qu'une jeune fille nommée Lucie Gentilina, une enfant encore, dont la mère habitait proche de l'église des Augustins. Lucie profitait de ce voisinage pour aller passer des heures entières devant l'autel de la Sainte-Vierge. La pieuse enfant s'y plaisait à entretenir sa chère protectrice en lui adressant d'interminables conversations dont elle faisait les demandes et les réponses. C'était là qu'elle trouvait son plaisir, sa joie et la seule récréation qu'elle voulût prendre.

« Comment, disait Lucie à la Sainte-Vierge, comment vous exprimer convenablement les sentiments qui débordent de mon cœur. Mettez vous-même, sur mes lèvres, des paroles qui puissent vous plaire, car je suis trop jeune pour trouver des mots qui réussissent à peindre l'amour que j'éprouve pour vous et pour votre fils. Je ne veux d'autre joie que celle de lui appartenir. Pourquoi donc ne m'occuperiez-vous pas à quelque petit emploi qui me placerait près de vous ou près de ce cher enfant! Je m'acquitterais de la charge que vous me confieriez avec tant de soin que vous seriez contente de moi ».

Quelquefois c'était au Saint-Enfant Jésus que Lucie s'adressait: « Mon doux Jésus, lui disait-elle, je vous adore souriant dans votre berceau à cette humanité coupable que vous venez sau-

ver, souriant aux bergers, souriant aux mages, souriant à tous ces pauvres gens qui vous apportent leurs hommages ; parlez à votre Mère, afin qu'elle me prenne à son service ».

Quand Lucie avait longuement exprimé les sentiments affectueux qui enflammaient son cœur, elle récitait son rosaire jusqu'à ce que sa mère vint l'arracher à ces lieux aimés. Cette naïve simplicité unie à un ardent amour plut sans doute à la Sainte-Vierge qui, le jour de la fête de Noël 1482, l'en récompensa par une preuve de bonté tellement extraordinaire qu'elle paraîtrait incroyable, si elle n'avait eu pour témoins tous ceux des habitants de la ville de Narni qui voulurent s'en assurer.

Plusieurs jours avant l'anniversaire de la naissance de l'Enfant-Dieu, l'âme de Lucie se trouva remplie des plus douces émotions et son cœur s'unissait par une prière ardente et continue à celles par lesquelles les saints Patriarches avaient demandé l'avènement du Messie.

Ses pieux désirs et ses angéliques ardeurs redoublèrent pendant la sainte veillée de Noël. Elle tressaillait au moindre bruit et prêtait l'oreille, comme si elle eût pu entendre les harmonieux concerts des anges annonçant aux hommes la naissance du jeune roi de grâce qui allait sauver le monde. Ah ! que n'avait-elle été l'une des jeunes filles accourues avec les heureux bergers qui furent ravis par les mélodieux concerts des anges ? Pourquoi n'avait-elle pu les suivre dans la pauvre étable où reposait le Saint-Enfant et redire avec ces premiers adorateurs du Messie promis au genre humain : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Cieux, chantez ses louanges. Terre sois dans l'allégresse, car le Seigneur a eu pitié de son peuple et il l'a consolé ».

A dater de minuit, heure fortunée de la naissance du Saint-Enfant, Lucie se trouva complètement étrangère aux choses de ce monde. Un sentiment de bonheur indéfinissable remplissait son cœur absorbé par la contemplation de ce Jésus qu'elle aimait par dessus tout. Les saints offices de la fête de Noël lui parurent trop courts, et lorsque sa mère la ramena, elle se plaignit qu'on l'arrachât à la douce félicité dont elle jouissait parmi les Anges et les Saints qui célébraient la venue du Divin Enfant.

A peine Lucie eut-elle pris un léger repas qu'elle demanda la permission de retourner à la chapelle de la Sainte-Vierge. Les fidèles étaient sortis de l'église, Lucie y était seule, mais cette solitude lui plaisait. Il lui semblait qu'elle tenait compagnie au Saint-Enfant, et qu'elle pouvait converser plus librement avec lui et la Sainte-Vierge.

« Bonne Mère, dit-elle à la Mère de Dieu, l'anniversaire de la naissance de votre divin Fils me cause une joie extrême ; cependant, oserais-je vous le dire, mon cœur souffre encore parce qu'il ne reçoit que de bien loin les doux rayons de grâce, par lesquels votre Fils transforma les âmes des pieux visiteurs qui l'adorèrent dans la crèche de Bethléem. Vierge miséricordieuse, je vous en conjure, conduisez-moi plus près de

votre cher Fils, afin qu'il réponde à mes caresses, en me donnant la félicité du ciel sur la terre ! »

Lucie parlait à la Sainte-Vierge avec cette naïve confiance qui obtient, a dit Notre-Seigneur, tout ce qu'elle demande ; aussi ne fut-elle pas surprise, quand il lui sembla que la figure de la Sainte-Vierge s'animait gracieusement pour lui répondre.

« Vous m'entendez ! n'est-ce-pas, s'écria-t-elle, en tressaillant d'amour et de reconnaissance, vous m'entendez, bonne Mère, ah ! daignez m'exaucer ».

O prodige de bonté causé par l'ardeur des désirs de Lucie, la Vierge de marbre quitte sa place et descend, entourée d'un chœur d'anges chantant d'une façon délicieuse : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix aux hommes de bonne volonté ! »

La Mère de Dieu détache de ses bras l'enfant de marbre qu'elle portait et le dépose dans ceux de la petite Lucie, mais ce n'est plus un enfant de marbre, c'est un enfant vivant en chair et en os, ravissant par sa beauté et sa grâce. Tel devait être le Saint-Enfant Jésus dans la crèche de Bethléem.

Lucie le presse sur son cœur avec un amour séréphique. Elle couvre ses mains de baisers et s'inclinant humblement devant la Sainte-Vierge : « Merci, Mère bien-aimée, de m'avoir confié votre Fils, lui dit-elle. Je ne le quitterai pas un instant ; puis, serrant de toutes ses forces le divin Enfant dans ses bras, elle se hâte de sortir de l'église en emportant précipitamment son trésor.

Deux personnes qui passaient aperçurent la petite Lucie courant avec rapidité. Elles craignirent qu'elle ne tombât avec l'enfant, et elles s'avancèrent pour l'arrêter et lui recommander d'être plus prudente, mais celle-ci croyant qu'on en voulait à son cher fardeau, s'enfuit plus vite encore.

La mère de Lucie fut bien étonnée de la voir rentrer avec ce bel enfant, qui n'appartenait à aucune famille de sa connaissance. Aux questions qu'elle lui adresse, Lucie répond d'une manière embarrassée et en faisant d'inutiles efforts pour dérober l'enfant à ses regards. Ces hésitations redoublent l'insistance que met sa mère à obtenir l'explication de ce qui se passe. En même temps, elle remarque que sa fille est haletante comme si elle s'était enfuie après avoir enlevé cet enfant. Elle le saisit et le lui arrache malgré son incompréhensible résistance.

— Grâce, ma mère, criait Lucie, ne me l'enlevez pas ! C'est le Saint-Enfant Jésus que la Sainte-Vierge m'a confié ? Rendez-le moi !

Mais, de plus en plus mécontente, sa mère lui ordonne sévèrement d'indiquer la maison où elle a pris cet enfant.

— N'en doutez pas, ma mère, répète Lucie, fondant en larmes, c'est le Saint-Enfant Jésus que la Sainte-Vierge, elle-même, a placé dans mes bras. Rendez-le moi, ou je vais mourir de désespoir ! Et, en effet, lorsqu'aussitôt, elle tombe en proie à de si violentes convulsions, qu'on eût pu croire qu'elle allait perdre la vie.

Effrayée de l'état de sa fille, la mère se hâta de lui rendre l'enfant. A l'instant les convulsions cessèrent, et Lucie, passant subitement d'une peine extrême à la joie la plus vive, lui prodigua les plus tendres caresses : O divin Jésus, lui disait-elle, vous m'êtes plus cher que la vie. Permettez-moi de vous déposer sur ma couchette, et accordez-moi de vous y honorer avec la foi et l'amour des bergers qui vinrent vous adorer dans votre berceau...

La mère de Lucie, de plus en plus étonnée, contemplait avec admiration cette scène touchante. Elle était elle-même captivée par la vue de ce délicieux enfant, dont l'indéfinissable charme était tel qu'elle se sentait irrésistiblement attirée à lui.

Les recherches faites dans le voisinage pour savoir s'il manquait quelqu'enfant n'eurent d'autre résultat que d'amener une multitude considérable de personnes curieuses de s'informer de cet événement extraordinaire. Lucie semblait heureuse de l'admiration générale causée par la vue du merveilleux enfant qu'elle s'efforçait de montrer à tous ceux qui venaient.

Presqu'en même temps, un événement, non moins étonnant, acheva de préoccuper la population de Narni. On venait de s'apercevoir que l'enfant Jésus de marbre, sculpté sur les bras de la statue de la Sainte-Vierge de la chapelle des Augustins, avait disparu sans qu'on pût remarquer aucune cassure dans la statue, et sans qu'on se fût aperçu de la manière dont ce larcin avait pu être commis.

Qu'était devenu cet enfant de marbre ? La petite Gentilina soutenait bien que la Sainte-Vierge lui avait confié son enfant, mais il ne pouvait, disait-on, y avoir aucun rapport entre un bloc de pierre et la charmante petite créature pleine de vie et de grâce couchée sur le lit de Lucie ? Chacun se livrait inutilement à mille conjectures, et l'explication donnée par la petite Gentilina demeurait, en définitive, la seule possible, tout étonnante qu'elle fût.

Ce qui n'était pas moins extraordinaire, c'est que cet enfant et la petite Gentilina ne témoignaient pas un besoin. Pendant deux jours, ni l'un ni l'autre ne réclama aucune nourriture. Lucie passait son temps, nuit et jour, à interpellier, à caresser son trésor, à réciter des rosaires agenouillée contre sa couchette, sans manifester aucune disposition à s'endormir, sans que l'enfant poussât un cri ou versât une larme.

L'émotion publique s'accroissait d'heure en heure, avec la certitude qu'aucun enfant n'avait disparu dans la ville. Il n'y manquait que l'enfant de marbre de la statue de la Sainte-Vierge. Une intervention céleste pouvait donc seule expliquer ces événements étranges, et les habitants de Narni accouraient avec empressement pour en être spectateurs.

Le soir, ce fut avec une nouvelle surprise que l'on vit la tête de l'enfant entourée d'une sorte d'auréole formée par une lumière plus pure que celle de l'aurore naissante. Cette lumière répandait un charme céleste sur cette scène merveil-

leuse, et pénétrait les cœurs d'une si suave douceur, qu'aucun de ceux qui en avaient été les témoins favorisés n'eût voulu quitter ces lieux où les âmes respiraient le plus pur amour divin.

Le matin du troisième jour, le mystérieux enfant parut s'assoupir. A l'instant Lucie s'endormit aussi, la tête appuyée contre sa couchette, mais à peine eut-elle fermé les yeux que l'enfant mystérieux disparut, sans qu'aucune des personnes présentes pût se rendre compte de la manière dont cette disparition s'était opérée.

Au murmure d'étonnement qui agita les assistants, Lucie tressaillit et se réveilla. Son premier mouvement fut de chercher des yeux l'enfant qu'elle avait laissé sur sa couchette ; en ne l'apercevant plus, elle fondit en larmes et poussa des cris déchirants. Tantôt elle suppliait l'enfant Jésus de revenir, tantôt elle se reprochait son sommeil, dont on avait profité pour lui ravir son trésor.

Vainement sa mère lui affirmait-elle qu'il avait disparu sans qu'aucune des personnes qui avaient les yeux sur lui l'eût vu changer de place, Lucie ne voulait rien entendre.

— Ma fille, lui dit alors sa mère, retourne vers la Sainte-Vierge, qui, dis-tu, t'avait confié son enfant. Peut-être est-il retourné près d'elle ?

Lucie sort aussitôt de la maison, va droit à l'église des Augustins et se dirige vers la statue de la Sainte-Vierge, suivie par les personnes qui se trouvaient en ce moment chez sa mère.

La statue privée, quelques instants auparavant, de l'enfant qu'elle portait sur ses bras, venait de le recouvrer, sans que personne l'eût vu revenir. Dès que Lucie l'eut aperçu dans les bras de sa mère, elle cessa de pleurer et, contemplant avec amour la mère et son fils :

« Vous avez repris votre divin enfant, dit-elle à la Sainte-Vierge, je me suis endormie, sans m'en apercevoir et vous avez puni ma négligence. Je sais que je ne pouvais longtemps demeurer la gardienne de votre Fils, je n'en étais pas digne et c'eût été trop de bonheur ! J'ai pu, par un effet de votre miséricordieuse bonté, exprimer pendant deux jours à votre Fils combien je l'aimais. Obtenez-moi de le faire pendant toute l'éternité ».

Ce fut ainsi que l'ardente et naïve piété d'une jeune fille fut récompensée par le renouvellement des ineffables mystères de grâce et de salut qui avaient accompagné la naissance du Saint-Enfant Jésus, non-seulement pour elle, mais pour la population entière de la ville de Narni qui put en jouir comme Lucie Gentilina.

L. DE CISSEY.

(Le Dimanche Catholique).

AVIS.

La table des matières de l'année 1886 se trouvera dans le bulletin de Janvier 1887. Voir page 11.

Avec permission de l'autorité ecclésiastique — Gérant GETHIEU RHIGLIONE

Tariv, 1886 — Imprimerie Salésienne.